

Vidéo

Journal vidéo

Jean-Claude Marineau

Volume 13, Number 3, Summer 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33891ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marineau, J.-C. (1994). Vidéo : journal vidéo. *Ciné-Bulles*, 13(3), 40–41.

Journal vidéo

par Jean-Claude Marineau

Le premier réflexe qui me vient face à cette chronique vidéo qu'on me propose de tenir est de l'écrire presque comme on tient un journal. Avec ce que cela comporte de fragmentaire et d'éphémère, mais aussi de moments d'intuition et de liberté. Pour que puissent avoir accès à ces pages autant l'idée subite que le commentaire sur une pratique vidéographique singulière, et même l'interrogation sur les limites de ce qu'inclut aujourd'hui la notion de vidéo, qui dans la pratique nourrit toutes sortes de fonctions éparpillées que seule une appellation plus ou moins contrôlée réunit.

Ce que je vois de ma fenêtre

Avant d'aller plus loin, je ne crois pas inutile de dire d'où l'on vient, ne serait-ce que pour faire connaissance et surtout baliser le lieu d'où part une vision, une parole. Moi, c'est essentiellement le cinéma qui m'a amené à la vidéo. Et puis par la bande, en mode mineur, les arts visuels. Il y a une dizaine d'années, quand j'étudiais le cinéma tout en suivant quelques cours d'histoire de l'art (c'était l'époque où une pratique soutenue de la vidéo émergeait du champ des arts visuels), je me disais que j'avais le privilège d'avoir déjà été initié au poids proprement temporel inhérent aux images en mouvement longtemps avant d'en entrevoir le traitement par la vidéo. Autrement dit, le cinéma m'avait donné le temps comme matière, et ce point d'ancrage allait nécessairement nourrir mes incursions vidéographiques.

Il ne faudrait donc pas se surprendre de ma tendance à agrandir l'écran de temps à autre dans ces notes, à faire le saut de part et d'autre de ce qu'on garde trop souvent bien isolé dans des discours critiques étanches — vidéo d'un côté, cinéma de l'autre. Après tout, il faut se sentir libre de porter le regard un peu partout à la fois dans le foisonnement des images du siècle.

La guerilla audiovisuelle à l'heure de l'autoroute électronique

On a parfois besoin de titres un peu ronflants comme celui-ci pour se mettre dans l'ambiance d'un texte à écrire. Ce que je cherche à lier ici ne relève pas de l'évidence, alors une entrée en matière de ce genre m'aidera peut-être à démarrer sur la bonne piste.

L'automne dernier, sur fond de globalisation des marchés et autres expressions barbares du même genre, des événements vites médiatisés et apparemment tout aussi vite oubliés ont agité les milieux de diffusion de films et de vidéos. Oui, de vidéo aussi, même si les vases communiquent peu entre les deux milieux et si la vidéo indépendante fait rarement la une des chroniques culturelles.

En vrac, il y a eu: des débats qui ne sont pas résolus à ce jour sur la place que doit (devrait, pourrait, oserait) prendre notre cher cinéma national sur les écrans disséminés sur le territoire québécois; la mise en circulation d'abord clandestine, puis tout à fait ouverte, de cassettes vidéo du **Temps des bouffons**, par Pierre Falardeau; l'organisation de soirées de scratch vidéo à Montréal (par «Nos amis la TV», entre autres) faisant apparaître la pointe visible d'une pratique iconoclaste à mi-chemin de la télé et de la vidéo d'auteur; la mise en distribution de **Modèles** de Catherine Brunelle, un long métrage vidéo «engagé» (lire féministe), dans le réseau des groupes sociaux mais aussi des clubs vidéo.

Il me semble qu'il faut essayer de lire ces événements autrement que comme pures circonstances isolées. Au moment où le cinéma même le plus officiel (c'est-à-dire subventionné par l'État qui y trouve bien son compte, malgré ce qu'on en dit souvent) arrive à peine à se faire une niche dans les conditions actuelles d'occupation étrangère des écrans, de petits gestes isolés inventent des solutions inédites de diffusion. Enfin, inédites est beaucoup dire, puisque c'est quand même sous forme de cassettes vidéo traditionnelles qu'elles apparaissent, mais dans un créneau qu'on ne leur réservait pas d'emblée.

Il y a un petit côté guérilla audiovisuelle qui ne déplaît pas du tout dans la manière dont les Brunelle, Falardeau et autres s'organisent pour rejoindre des gens là où ils se trouvent de plus en plus, c'est-à-dire dans leur salon. Les lieux d'où l'on regarde les images façonnent probablement plus qu'on ne le croit l'impact qu'elles auront au-delà de la frontière rétinienne. Et dans le vaste paysage actuel, cela fait



Lemmy Constantine de Luc Bourdon



du bien de voir apparaître des alternatives à la traditionnelle diffusion en galerie, au musée et à la télévision (cas rare mais bien réel — *Kaléidoscope*, présenté à TV5, en est la preuve) de la vidéo indépendante. Je serais très heureux d'entendre parler d'initiatives semblables avec des bandes plus expérimentales, des cas issus de la faction plus franchement héritière de la tradition des arts visuels. Parce que cela pourrait vouloir dire que le public potentiel de ces bandes n'est pas toujours celui qu'on pense, et que l'invention de manières différentes d'acheminer ces images à des destinataires fait partie de leurs conditions d'existence.

Pendant ce temps-là, d'autres phénomènes à l'appellation futuriste, comme autoroute électronique et diffusion par satellite, continuent d'annoncer des changements majeurs dans notre manière d'avoir accès aux images. En bref, les scénarios les plus sombres nous promettent le monde à portée de clavier et d'écran vidéo. Il faut prendre avec une bonne dose de scepticisme ces visions futuristes — on nous les annonce depuis le début du cinéma, après tout — mais il reste que des conglomerats audiovisuels comme Astral Communications se positionnent actuellement au-dessus du territoire canadien pour l'avènement de la diffusion directe par satellites. Et l'Office national du film inaugurerait, justement l'automne dernier, sa Cinérobibliothèque destinée à rendre accessible sa collection de films vidéodisques laser, d'abord en ses murs, puis éventuellement à distance.

À quoi ressemblera le formidable réseau de transmission audiovisuel en train de se mettre en place s'il n'est nourri que d'images officielles traditionnelles? Le cas Imax vient à l'esprit quand on cherche des exemples décevants d'utilisation de technologies audiovisuelles de pointe. L'imagination n'est pas au pouvoir du simple fait de l'apparition d'une nouvelle technologie, et il semble de plus en plus urgent que

des artistes déstabilisent un peu tout ce bel engrenage. Il ne suffit peut-être plus de réaliser des bandes qu'on visionnera tranquillement dans l'ombre des musées. Il ne suffit peut-être plus d'espérer simplement que les réseaux de télévision acceptent de diffuser un peu plus de production indépendante. Il faut peut-être aussi essayer dans le même temps de penser des formes inédites d'interaction avec les publics multiples qui se cachent dans l'enchevêtrement des nouvelles technologies.

Le grand livre ouvert de Luc Bourdon

Les derniers Rendez-vous du cinéma québécois m'ont permis de voir trois bandes récentes de Luc Bourdon: **Hommage**, **Lemmy Constantine** et **À mille lieux**. Du foisonnement des idées qu'elles provoquent, je retiens surtout pour l'instant le travail fluide sur une forme bien précise. Dans les trois bandes apparaissent régulièrement des plans recadrés à l'intérieur du cadre plus large du moniteur. Étant donné qu'un autre plan continue la plupart du temps d'agir à la fois comme «fond» et comme «cadre» (la surimpression n'est pas utilisée ici), l'effet de superposition génère une impression de dialogue entre les deux images.

Mais surtout, particulièrement dans **À mille lieux** où de petites images flottantes viennent ainsi traverser l'écran, s'y poser un moment pour ensuite repartir ailleurs, ce type de superposition rend à l'image son statut bidimensionnel que le plein cadre nous fait oublier la plupart du temps. L'image est sans épaisseur, nous disent des recadrages de ce genre-là, elle est aussi légère qu'une feuille de papier, elle a le potentiel de se déplacer librement à la surface de l'écran.

S'il y a ainsi une impression de dialogue ouvert qui émane du traitement des images, c'est aussi que le texte et la parole viennent s'insérer dans l'ensemble — cette fois encore de manière à multiplier les points d'entrée sur le sujet. Entre la voix off qui en dit juste assez et les mots qui apparaissent parfois à l'écran se fauillent les images qui feront le reste. Au total, on se dit qu'on assiste là à une prise en charge très libre, très vivante des moyens propres à la vidéo. J'arrive mal à m'expliquer pourquoi, mais tout cela me fait l'effet d'un grand livre traversé d'images autant que de mots. Un livre qu'on est libre de feuilleter un peu dans tous les sens, puisqu'il n'y a pas de mode d'emploi. Un grand livre ouvert qui nous réservera toujours une petite surprise au détour de la page. ■